



**Marges**

Revue d'art contemporain

**08 | 2008**

**L'art à l'heure de la société de services**

---

## Éditorial

**Jérôme Glicenstein**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/marges/566>

DOI : 10.4000/marges.566

ISSN : 2416-8742

### Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

### Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2008

Pagination : 3-5

ISBN : 978-2-84292-252-8

ISSN : 1767-7114

### Référence électronique

Jérôme Glicenstein, « Éditorial », *Marges* [En ligne], 08 | 2008, mis en ligne le 15 octobre 2009, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/marges/566> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/marges.566>

---

# Éditorial

Ce numéro de *Marges*, comme le précédent, découle d'un appel à contribution assez large sur un thème plus contemporain que les « Vies d'artistes » (*Marges 07*) : « L'Art à l'heure de la société de services ». Une forme d' « intégration verticale » de la recherche se trouve simultanément réalisée, avec un appel à contribution, suivi d'une journée d'étude (à l'Institut national d'histoire de l'art) et d'une publication.

La question de la relation entre l'art, les artistes, les œuvres et la société post-industrielle n'est pas simple ; ne serait-ce que parce que la plupart des artistes ont une propension à produire des objets – aussi « immatériels » soient-ils. Ainsi, bien qu'il y ait un certain nombre de productions artistiques qui touchent de près ou de loin à la société de services, peu d'entre elles osent sortir des « lieux » (et des lieux communs) les plus convenus de l'art (galeries, centres d'art, musées, magazines spécialisés, écoles d'art, etc.). Il est intéressant à ce propos de constater qu'aucune des contributions reçues n'ait traité des transformations contemporaines du monde de l'art, des institutions et du marché. Pourtant, à bien y réfléchir, la question de l'influence de la société de services s'y joue sans doute tout autant que dans les pratiques des artistes. Les textes sélectionnés empruntent schématiquement deux directions : d'un côté, des « études de cas » à partir du travail d'un artiste ayant intégré la question des services dans sa pratique ; de l'autre, des interrogations plus larges sur les procédures nouvelles de diffusion de l'art.

Les trois premiers textes correspondent ainsi à des études monographiques consacrées à de jeunes artistes contemporains. Le premier d'entre eux, dû à Johann Defer s'intéresse à Stéphane Bérard, un artiste polyvalent ayant choisi de se lancer dans la production d'objets inventifs, tout en affectant d'adopter la posture d'un inventeur un peu idiot. Ce travail se situe résolument à la limite entre des propositions plutôt théoriques – voire littéraires – et d'autres plus concrètes, ayant parfois entraîné des productions en série (voire quasi-industrielles). Dans un registre assez similaire, Océane Delleaux traite de Soussan Ltd, une entreprise d'artiste «au service de l'art» dont l'activité consiste à la fois à équiper les musées avec toutes sortes d'objets qui peuvent leur être utiles et à proposer un éventail de services artistiques à un public plus large. La difficulté de l'appréhension du travail de Soussan Ltd tient sans doute à la double revendication d'une reconnaissance en tant qu'artiste et d'une production qui excéderait les conventions de l'art.

La troisième étude de cas est consacrée au travail de Raphaële Bidault-Waddington ; une artiste ayant travaillé sur les marchés financiers avant de se consacrer à la production d'«audits esthétiques». Cette étude est mise en relation par Maxence Alcalde avec la question de la production de la croyance dans l'économie globalisée.

La deuxième partie du numéro traite également de certaines démarches individuelles mises en relation avec des tendances plus générales de l'art contemporain vers une dématérialisation de la relation esthétique.

Le signe le plus clair de ce changement de paradigme de l'art, de la production d'objet vers la production d'information, était sans doute – comme nous le rappelle Marie Boivent – fourni par l'exemple de l'émergence du *mail art* au cours des années 1970. De fait, bien avant l'invention d'Internet, des artistes produisaient des objets où les relations d'échange étaient plus importantes que les objets eux-mêmes. D'Internet, il est d'ailleurs plus spécifiquement question dans la contribution d'Aude Crispel à propos du Net-art. Celui-ci possède sans doute des traits communs avec l'art postal, mais il est aussi le lieu des

interventions artistiques les plus diverses ; mêlant étroitement rumeur et information, gratuité et commerce à outrance.

Le dernier texte lié à la journée d'étude – texte dû à Nathalie Desmet – s'intéresse à une question plus générale : l'invisible comme service artistique. L'intérêt de certaines pratiques artistiques pour l'invisibilité y est compris comme le signe de la « promotion de la puissance institutionnelle ».

Ce numéro accueille par ailleurs deux textes en *varia*. Le premier est un complément de l'intervention d'Aude Crispel proposé par Jean-Noël Lafargue. Il s'agit d'éclairer la question des usages du Web 2.0. Le second est un entretien réalisé par Yanina Isuani avec l'ancien directeur du MNAM – et organisateur en 1989 des « Magiciens de la terre » –, Jean-Hubert Martin, à propos de la vogue récente des interventions d'artistes contemporains dans les musées d'art ancien.

*Marges* ne serait pas complet sans quelques comptes rendus. Ils concernent cette fois-ci l'exposition « Cellar Door » de Loris Gréaud au Palais de Tokyo, la parution de *Art conceptuel une entologie*, une compilation de textes liés à l'art conceptuel et la traduction récente en français du livre de Pat Hackett et Andy Warhol, *Popisme*.

Jérôme Glicenstein, septembre 2008